UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Archive ouverte UNIGE

https://archive-ouverte.unige.ch

Article scientifique | Article | 2006

Accepted version | Public access

This is an author manuscript post-peer-reviewing (accepted version) of the original publication. The layout of the published version may differ .

Genève, ville littéraire : de la topophobie à la topophilie

Lévy, Bertrand

How to cite

LÉVY, Bertrand. Genève, ville littéraire : de la topophobie à la topophilie. In: Revue des sciences humaines, 2006, vol. 284, p. 135–149.

This publication URL: https://archive-ouverte.unige.ch/unige:18042

© This document is protected by copyright. Please refer to copyright holder(s) for terms of use.

Last update in Archive ouverte UNIGE on 14.03.2023 18:06

LEVY, BERTRAND, 2006, GENÈVE, VILLE LITTÉRAIRE : DE LA TOPOPHOBIE À LA TOPOPHILIE, *REVUE DES SCIENCES HUMAINES (RSH)*, PARIS, 284, OCT.-DÉC., 135-149.

GENEVE, VILLE LITTERAIRE : DE LA TOPOPHOBIE A LA TOPOPHILIE

Par Bertrand Lévy, Département de géographie, Université de Genève

« N'est-il pas glorieux pour une petite ville de vingt-six mille habitants de forcer le voyageur à consacrer trois pages à la description de son caractère ? » (Stendhal, *Mémoires d'un touriste*, 1837[1]).

Définition et sens du lieu

Concept développé par Yi-Fu Tuan[2] (1972) et plongeant ses racines dans une psychogéographie dont s'est faite l'écho le courant humaniste de la géographie, la topophilie se définit par un amour, une affection, une prédilection pour un lieu, et inversement la topophobie marque une désaffection, un désamour, voire de la crainte éprouvée pour un lieu ou pour un paysage, comme le laisse entendre un autre de ses titres, « Landscape of Fear »[3]. Par lieu, nous entendons la double dimension anthropologique et géographique du topos : en nous appuyant sur les travaux de Marc Augé[4], nous pouvons déclarer qu'un lieu, pour exister en tant que tel – en cela opposé au non-lieu – doit recouvrir quatre qualités : être 1) historique, 2) identitaire, 3) relationnel - servir de nœud de relations sociales -, 4) chargé de sens. D'un point de vue géographique, le lieu a souvent été défini comme un fragment de territoire chargé de sens[5] mais le lieu est-il réellement un fragment ? N'est-il pas au contraire un élément du tout, une fenêtre ouverte sur le monde, un centre de l'existence humaine qui sert à unifier le moi en mettant en rapport le monde intérieur et le monde extérieur, le passé et le présent ? L'homme, pour s'épanouir, a besoin de lieux qui balisent son existence ; il est banal d'attribuer au lieu un sens double : un sens individuel que lui donne le sujet percevant, pensant et rêvant (sens phénoménologique), et un sens collectif, relié à l'histoire sociale (sens

[1] Stendhal, « *Mémoires d'un touriste*, Genève, … 1837 », rééd. In B. Lévy, *Le Voyage à Genève*. Une géographie littéraire, Metropolis, Genève, 1994, p. 45.
[2] Yi-Fu Tuan, *Topophilia*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, 1974.
[3] Yi-Fu Tuan, *Landscape of Fear*, Pantheon, New York, 1983.
[4] Marc Augé, *Non-lieux*, Seuil, Paris, 1992.
[5] Cf. Bernard Debarbieux, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », *L'Espace géographique*, 2-1995, pp. 97-112.

sociologique), perceptible notamment à travers les lieux de mémoire qui s'instituent sur le territoire. Pour Kenneth White et le courant géopoétique[6], inspiré par Thoreau, Rimbaud et Nietzsche - pour simplifier -, il s'agirait aujourd'hui de « vivre en cercles concentriques autour du lieu » plutôt que de privilégier le mouvement dans l'espace, qui finit par annihiler le sens du lieu, comme l'a montré G. Balandier dans *Le Grand Système*[7]. Le lieu géopoétique est ainsi saisi comme un centre de vie et de réflexion, et il institue une pratique de l'espace antithétique à l'injonction contemporaine de la mobilité géographique obligée, la mobilité étant d'abord affaire d'état d'esprit ; c'est toute la question posée par l'esprit nomade ou l'état nomade[8].

Littérature et topophobie : le cas des quais de Genève

La littérature exprime la « tendance lourde de la territorialité »[9], ce lien affectif qui nous relie au territoire, au paysage et aux lieux. Elle dit le lien social, existentiel ainsi que les expériences fondamentales qui rattachent l'homme à la terre. La littérature est un formidable réceptacle de la mémoire des lieux, une caisse de résonance du territoire qui est capable d'exprimer un discours topophile ou topophobe. En effet, si la littérature est capable de créer du mythe à propos d'une ville, elle est aussi susceptible créer un contre-mythe géographique. Le *Contre Venise* de R. Debray[10] en fournit un exemple probant ; *Les Augures de Genève* de R. Benjamin[11], une autre illustration. Situé dans l'entre-deux guerre et montrant l'incapacité des organisations internationales – sises à Genève - à endiguer le fascisme, les propos du livre projettent leur ombre sur toute la ville internationale et touristique de l'époque. Le livre, écrit dans un style décapant, a eu énormément de succès en son temps. C'est un texte où ressortent puissamment le point de vue et les valeurs de l'auteur, français et latins, qu'il oppose aux valeurs helvétiques et anglo-saxonnes :

« Je dis donc du vieux Genève qu'il n'est rien pour moi qu'une apparence, et je le dis dans le Genève des hôtels, qui hélas, est une réalité ! Genève des quais, des débarcadères, des pensions de famille, tout cela est si fade et fastidieux, d'une propreté solennelle, d'une niaiserie insoutenable. On n'y reconnaît pas la couleur de la vie : où sont les ombres ? Tout y est du même ton, du même teint (...). La Société des Nations, au contraire, s'est

[6] Kenneth White, *Le Plateau de l'Albatros*. Introduction à la géopoétique, Grasset, Paris, 1994.
[7] Georges Balandier, *Le Grand Système*, Fayard, Paris, 2001, pp. 13-55.
[8] Sur l'état nomade, Nicolas Bouvier a laissé un texte très éclairant : « La clé des champs », in collectif, *Pour une littérature voyageuse*, Complexe, Bruxelles, 1992, pp. 41-44.
[9] Parole de Jean-Luc Piveteau, auteur de *Temps du territoire*, Zoé, Carouge, 1995.
[10] Régis Debray, *Contre Venise*, Gallimard, Paris, 1995.
[11] René Benjamin, *Les Augures de Genève*, Fayard, Paris, 1929 (32e éd., avril 1929).

sentie tout heureuse. Sa destinée la plaçait hors la vie, puisqu'il s'agit pour elle d'instituer la bonté dans le monde. Il fallait donc une atmosphère où la médiocrité pût faire oublier les passions. C'est fait : elles sont absentes ici.

(...) sur le macadam du quai-promenade de Genève, entre un bateau à roues et un hôtel Bellevue, Beau-Séjour, Beau-Rivage, peint en verdâtre, jaunâtre, rosâtre, vous vous sentirez faible et même insignifiant, neutre enfin, et c'est le rêve ! »[12]

C'est un texte très symbolique de la teneur idéologique et politique qui colore la plupart des textes consacrés à Genève par des auteurs étrangers. Pourquoi ? Parce que la ville a constitué depuis le XIX^{e} siècle un carrefour politique et culturel en Europe : à l'embranchement des routes péri-alpines, porte d'entrée de la Suisse quasi enclavée en terres françaises et vaudoises, Genève a connu le destin politique d'une Cité-Etat coupée de son arrière-pays pendant trois siècles. Obligée dès la Réforme à cultiver des liens à longue distance, elle est devenue assez logiquement un centre de la vie politique internationale après l'installation de la Société des Nations en 1923. C'est cette dimension internationale que fustige René Benjamin, alors reporter rendant compte des discussions diplomatiques entre les Allemands et les Alliés en 1928.

« Et puis... je suis sorti dans le silence. Ce n'est que sur le trottoir, au macadam hygiénisé par les services de la voirie suisse, que j'ai retrouvé ma pauvre âme, en effet, qui était suffocante. »

« Fuyons ! Expirait-elle. Fuyons ces lieux, n'y revenons pas ! Il n'y a rien là-dedans pour nous ! Tout ce qui nous anime, et se résume en trois mots, Athènes, Rome et Paris, tout ce qui en France va de l'angoisse d'un Pascal à la malice dorée d'un La Fontaine, tout est inconnu ou renié ici ! »[13]

A vrai dire, la topophobie de l'auteur est aussi une sociophobie qui s'adresse au monde des délégations politiques. Ce qui insupporte l'auteur, c'est l'atmosphère de puritanisme anglo-saxon qui se dégage des lieux – la S.D.N. a littéralement été installée par Woodrow Wilson, le président des Etats-Unis d'alors, qui a hissé Genève au rang de haut-lieu politique et diplomatique. Or, cette sociophobie semble déteindre sur les lieux, dont est relevé le manque de caractère, l'uniformité, l'aspect lisse et sans histoire des quais de la Rive Droite.

A ce stade-là, la littérature devient objet de débat. Elle s'appuie sur des expériences et des textes, présents et passés, elle est capable non pas de détruire la réputation d'une ville mais de mettre en question son image

[12] Id. pp. 87-88.
[13] Id. p. 210.

dominante - les quartiers des grands hôtels de la Rive Droite et des organisations internationales ont toujours constitué un atout touristique et économique majeur pour la ville et ils ont poursuivi leur expansion depuis lors. Nous pensons, à l'instar de P. Matvejevich qu'une ville a une vie relativement autonome des différentes images, valeurs et symboles que les écrivains ou les créateurs d'image lui associent[14] , une vie fondée sur des réalités sociales, politiques et économiques qui peuvent échapper au regard de l'écrivain, même averti. Ainsi, un point de vue littéraire tranché sur un lieu ne change pas forcément le cours de son histoire.

Albert Cohen, qui connaissait de l'intérieur la vie des institutions internationales n'a pas été tendre à l'égard d'une certaine vanité et vacuité de certains représentants de la société diplomatique. Toutefois, il apostrophe aussi Genève en termes affectueux *:* « Chère Genève de ma jeunesse et des joies anciennes, noble république et cité. Chère Suisse, paix et douceur de vivre, probité et sagesse » (*Belle du Seigneur*)[15]. L'évocation de la Rade est pleine de lumière :

> « (Les Valeureux) allèrent le long du beau lac.
> Un bateau, jouet pointu et piqué de lumière,
> coupait en deux la soie noire et laissait derrière lui
> deux traînes obliques qui balançaient les barques
> et leurs falots et leurs chants amoureux » (*Mangeclous*[16]).

Le regard myope et le regard presbyte sur le paysage

Julien Gracq, qui a réfléchi avec pertinence sur le rapport entre géographie et littérature, distingue deux types d'écrivains : les écrivains myopes et les écrivains presbytes (on dirait hypermétropes dans le langage médical). L'écrivain presbyte s'appuie sur la vue d'ensemble, donne une vision panoramique du paysage, souvent spiritualisée – car le paysage est autant affaire de physique que de métaphysique – alors que l'écrivain myope commence sa description par le détail proche, et il compense son manque de vision d'ensemble par la profondeur temporelle du souvenir. Dans ses *Mémoires d'un touriste* (1837), Stendhal, a écrit un texte-prototype sur Genève qui va inspirer bien des prises de position ultérieures, notamment sur l'antinomie classique protestantisme *versus* catholicisme et toutes les valeurs qu'elle charrie : il reprendra le célèbre mot de Voltaire sur

[14] Cf. P. Matvejevich à propos du décalage entre le développement de Trieste et l'image rendue par ses écrivains, in B. Lévy, C. Raffestin (éds.),*Villes d'Europe. Géographies et littérature*, à paraître, Metropolis, Genève.
[15] Albert Cohen, *Belle du Seigneur*, Gallimard, Paris, 1968, p. 483. Albert Cohen, *Belle du Seigneur*, Gallimard, Paris, 1968, p. 483.
[16] A. Cohen, *Mangeclous*, Gallimard, Paris, 1991, p. 282.

Genève : « on y calcule, jamais on y rit »[17]. Il va fustiger le puritanisme d'alors ; il serait à classer parmi les regards presbytes ou généralisateurs sur les lieux et le paysage, et parmi les regards scrutateurs sur le plan humain doté d'un réel talent de comparatiste : « Rien n'est au-dessus d'une belle Genevoise de dix-huit ans ; mais sur une figure si pure, où toute gaieté est difficile, le *momiérisme* fait des ravages affreux. Au contraire, la dévotion jésuitique embellit une belle Milanaise (…) »[18]. Les descriptions humaines suivent celles des lieux : le lac de Genève ne tient pas la comparaison avec lacs de Lombardie, « les plus beaux du monde ». Point de vue personnel bien sûr.

A l'inverse, Georges Haldas, écrivain ayant vécu l'essentiel de sa vie à Genève et auteur d'une œuvre très riche en lieux-dits de la vie quotidienne se range parmi les écrivains myopes (il est hélas affecté par cette maladie dans la réalité). Il part du lieu proche, il creuse, il remonte à la source du jaillissement de l'émotion poétique qui est affaire de ressentir et de mémoire. Sa littérature est d'inspiration existentielle :

« Mais revenons à la petite Place de l'Université. Où donc il m'arrive, aujourd'hui encore, à la fin d'un beau dimanche d'été solitaire, à cause des vacances, de m'asseoir sur l'un des deux bancs. Là je retrouve la paix de jadis ; et la circulation étant nulle, à cette heure, je peux à nouveau descendre dans les eaux profondes où jours révolus et temps présent, dans un silence intime, ne font plus qu'un. Ce mariage, en nous du révolu et du non révolu étant quelque chose d'indicible et tout à fait propice, on le devine, au surgissement de l'émotion poétique »[19].

Les deux écrivains cités, qui ont chacun façonné une image durable de Genève savent bien sûr accomplir l'aller et retour entre le proche et le lointain, le visible et l'invisible, le présent et le passé. Il appartient aux grands écrivains de se jouer des échelles, spatiales comme temporelles, de ménager des ruptures, des accélérations ou des ralentissements dans le déroulement du récit.

La littérature nous enseigne que le lieu possède une portée transcalaire, de la grande à la petite échelle géographique. Cela dit, la littérature entérine aussi très souvent des lignes de forces idéologiques provenant du passé sur le mode des variations rattachées à un thème. Ainsi la littérature n'a-t-elle cessé de considérer le lieu Genève comme un symbole géographique pétri de paradoxes et de contradictions. « Genève est tout et son contraire », a coutume de dire Rosa Regàs, auteur de *Genève. Portrait de ville par une*

[17] Stendhal, « *Mémoires d'un touriste* (Genève…1837) », rééd. In B. Lévy (éd.), *Le Voyage à Genève*. Une géographie littéraire, Metropolis, Genève, 1994, p. 37.
[18] Id. p.62.
[19] Georges Haldas, *Confessions d'une graine*, L'Age d'Homme, Lausanne, 1983, p. 124.

Méditerranéenne[20]. Quant à Talleyrand comparait Genève au « monde dans une noix », et il condensa le caractère exceptionnaliste de l'identité locale dans une formule restée célèbre : « Il y a cinq continents, et Genève »[21]. D'autres expressions plus banales comme le « haut-lieu du protestantisme et de la vie internationale » , ou « la plus petite des grandes capitales » sont plutôt des slogans appartenant à la paralittérature journalistique et touristique.

L'antinomie identitaire la plus nettement exprimée l'a été par un auteur genevois, Robert de Traz, dans un essai fondateur sur l'esprit du lieu, l'*Esprit de Genève* (1929). Il y distingue l'esprit de Genève de l'esprit genevois. Le premier symbolise l'ouverture au monde, la ville-idée qui n'a jamais renoncé à son vieux rêve de domination spirituelle (Ramuz)[22] : les idées qui y ont été développées et institutionnalisées sont de nature religieuse, scientifique (les sciences de la nature), politique, pédagogique et humanitaire. Elles ont trouvé un terreau favorable grâce à l'esprit de Genève, qui est un idéal à plusieurs facettes, toujours orienté vers l'utilitarisme : « Un désir d'affranchissement et d'œcuménisme, par une confiance en l'homme à condition qu'il se soumette à des règles, par une croyance au contrat, par une curiosité inépuisable des idées et des peuples, par une compassion envers toutes les misères, jointe à un besoin d'inventer, d'améliorer, d'administrer avec méthode (...) »[23]. A l'inverse, l'esprit genevois est décrit comme un esprit de coterie, localiste plutôt qu'universaliste, qui feint l'indifférence et l'incuriosité, borné, comme l'est tout esprit de clocher.

Cette antithèse morale a été transcrite spatialement avec une grande habileté par Pierre Gascar, écrivain originaire du Jura français ayant longtemps œuvré dans les organisations internationales. Sa description de la rade et du jet d'eau résout en quelque sorte la dualité précitée dans l'aménagement du paysage :

« Plus encore qu'une marque familière de la ville dont nous approchions, ce panache liquide s'échevelant dans un arc-en-ciel en était un des symboles, par le souci qu'il traduisait non seulement d'agrémenter le décor habituel de la vie, mais aussi de ramener, autant qu'il se pouvait, la nature environnante aux mesures de l'intimité. J'ai toujours admiré ici ce goût de la modération, de la possession étroite, ce culte de la quotidienneté, qui vise à

---

[20] Rosa Regàs, *Genève. Portrait de ville par une Méditerranéenne*, trad. de l'espagnol par V. Bonvin et M. Stroun, Metropolis, Genève, 1996 (« Ginebra », Destino, Barcelone, 1988).

[21] In : Paul Guichonnet, « Genève, un destin urbain », *Cours de Géographie humaine et économique*, Université de Genève, 1977-1978

[22] C.-F. Ramuz, *La Suisse romande*, Sociétés coopératives Migros romandes, Lausanne, 1955, pp. 92-93.

[23] Robert de Traz, *L'Esprit de Genève*, Grasset, Paris, 1929, p. 46.

l'assagissement du monde, jusque dans ses proportions, et qui a conduit les habitants de Genève à domestiquer l'anse lacustre déjà renommée, de façon significative, le « petit lac », au moyen de ce jet d'eau destiné, en bornant leur regard, à conjurer un horizon trop lointain et trop vaste »[24].

Pierre Gascar plaque un modèle spirituel sur le paysage de la rade de Genève : un paysage domestiqué, un lac transformé en « pièce d'eau », un « aimable asservissement du paysage à l'art de la carte postale souvenir et à l'ordre bourgeois »[25]. L'auteur marque de la reconnaissance pour cette conception de l'espace recoupant un goût assez français et rationaliste. L'auteur joue aussi avec la dimension horizontale dominante du paysage qu'aucune verticalité agressive ne vient rompre. La cathédrale et le jet d'eau, seuls silhouettes verticales conçues par l'homme, symbolise pour la première l'identité ancienne et religieuse de la ville, et le second, en parfaite continuité axiale spatio-temporelle, la nouvelle religion des temps modernes, la civilisation des loisirs et du tourisme dirigée vers le regard. Dans un autre extrait, P. Gascar compare le jet d'eau à « la colonne unique d'un vaste temple transparent »[26], jouant ici sur l'analogie entre religion, nature, et transparence de l'eau.

Pour en venir aux quais de la Rive Droite, l'auteur fait preuve d'une certaine ironie : « La chaussée et les trottoirs de ce quai-promenade sont aussi nets, aussi reluisants, que si le Léman, soulevé par un raz-de-marée, venait les laver chaque nuit »[27]. P. Gascar a-t-il lu René Benjamin ? La suite de son évocation revient sur cette histoire d'alignement et de voirie hygiénisée, et il rapporte une anecdote significative qui nous place dans le contexte moderne de la mondialisation. Un passager africain, de sa voiture, émet la réflexion suivante : « On mangerait un morceau de pain ramassé par terre »[28]. Alors, Pierre Gascar va se mettre dans la peau de l'Africain et projeter sa perception du lieu :

« A mesure que je prenais conscience de ce que la supposition de l'Africain avait d'incongru et d'inconvenant, formulée en ce lieu, je voyais devant moi, dans la perspective, l'avenue accuser sa netteté d'une façon presque hallucinante, les dalles luisantes des trottoirs, l'asphalte immaculé de la chaussée et jusqu'à la terre finement ratissée des vasques de fleurs pour ne pas parler des fleurs - elles-mêmes, inaccessibles apparemment, se charger d'une force répulsive qui, semblable à celle qu'on observe dans certains phénomènes magnétiques, les gardait de toute atteinte, de toute souillure, et interdisait l'intrusion de tout corps étranger dans l'idéale image de voirie urbaine dont elles étaient les éléments. A partir de là, la ville

[24] Pierre Gascar, *Genève*, Champ Vallon, Seyssel, 1984, p. 12.
[25] Ibid. p. 11.
[26] Id. p. 105.
[27] Id. p. 16.
[28] Id. supra.

s'enfermait dans une espèce de neutralité, d'asepsie, se resserrait sur ses vertus internes, ses défenses immunitaires, ce qui entraînait une réduction de ses horizons, une limitation de son domaine, en même temps que le renforcement de cet ancestral esprit de bourgeoisie, de cette intimité genevoise qui, depuis toujours et alors même qu'elle était devenue un important centre cosmopolite, la défendaient contre toute réelle pénétration »[29].

On retrouve ici une synthèse des arguments de Robert de Traz (l'esprit genevois en butte avec l'esprit de Genève) et de Ramuz qui relevait dans un autre texte le manque d'interpénétration entre la Genève internationale et la Genève autochtone[30].

La critique essentielle de Pierre Gascar porte sur le gommage de l'histoire dans la ville basse. Il existe une uniformité des constructions voulue par des lois qui nivellent leur hauteur et restreignent les décorations de façades. Pierre Gascar écrit : « Ce n'est pas une architecture, c'est une morale, une philosophie »[31]. La philosophie du nivellement, de l'uniformité, de l'égalitarisme des constructions et des esprits, aboutit à une forme de monotonie visuelle, de répétition, en dépit du prestige et de la tenue des édifices et de l'urbanisme. Impersonnalité est le mot qui domine et l'auteur insiste sur une ville « à l'aspect sans fantaisie, sans imprévu, au premier abord »[32]. Il poursuit sa théorie déterministe sur l'influence des lieux sur le comportement des habitants : « La population qu'on y rencontre (sur les quais) s'adaptant au caractère anonyme des lieux, n'a pu qu'adopter un comportement uniforme, une correction, sinon une componction qui semble copiée sur celle du personnel de l'hôtellerie »[33].

Cet argument a été contredit par Daniele Del Giudice : « Le fait peut-être d'habiter dans une ville si peu définie et neutre, et pour cela, internationale, obligeait aussi les gens à se mettre davantage en jeu »[34].

Littérature topophile

Considérons à présent deux auteurs qui considèrent Genève comme un lieu synthétique et unitaire, et non comme une projection spatiale de contradictions idéelles ou idéologiques. Un texte très reconnaissant écrit sur Genève est celui de J.L. Borges (1899-1986) venu avec ses parents s'établir à Genève en 1914 où il fréquenta le collège Calvin jusqu'en 1919. Il y revint pour la dernière fois en 1985, presque complètement aveugle, et demeura au

[29] Ibid. pp. 17-18.
[30] Id. note 22.
[31] P. Gascar, *Genève*, op. cit. p. 24.
[32] Ibid. p. 25.
[33] Id. supra.
[34] Daniele Del Giudice, *Atlas occidental*, trad. de l'italien par J.-P- Manganaro, Seuil, Paris, 1987, p. 121.

26, Grand-Rue dans la Vieille-Ville. Une plaque commémorative reprend la première phrase citée ci-dessous et paru dans *Atlas* :

« De toutes les villes du monde, de toutes les patries intimes qu'un homme cherche à mériter au cours de ses voyages, Genève me semble la plus propice au bonheur. Je lui dois d'avoir découvert, à partir de 1914, le français, le latin, l'allemand, l'expressionnisme, Schopenhauer, la doctrine de Bouddha, le taoïsme, Conrad, Lafcadio Hearn et la nostalgie de Buenos Aires. Et aussi l'amour, l'amitiés, l'humiliation et la tentation du suicide. Dans le souvenir tout est agréable, même l'épreuve. Ce sont là des raisons personnelles mais j'en donnerai une d'ordre général. A la différence des autres villes, Genève est sans emphase. Paris n'ignore pas qu'il est Paris, Londres la bienséante sait qu'elle est Londres, Genève sait à peine qu'elle est Genève. Les grandes ombres de Calvin, de Rousseau, d'Amiel et de Ferdinand Hodler sont là mais personne n'en parle au voyageur. Genève, un peu comme le Japon, s'est renouvelée sans perdre son passé. Les ruelles montagnardes de la vieille ville sont toujours là, comme ses cloches et ses fontaines, mais il y a aussi la grandes ville des libraires et des commerçants occidentaux et orientaux.

Je sais que je reviendrai toujours à Genève, peut-être même après la mort de mon corps »[35].

Dans ces lignes, les paradoxes relevés plus haut sont harmonieusement résolus. Les oppositions socio-identitaires datant de Stendhal sont évitées, de même que les allusions aux activités symboliques et dominantes de la cité telles la banque, l'horlogerie ou la vie internationale. Pas de stéréotype non plus associé à des valeurs qui seraient intrinsèquement négatives comme la froideur des habitants parfois associée à la froideur du climat, mais d'abord, l'expérience d'un vécu, riche et fertile, comme décanté par le temps, ambivalent et bouleversé par l'adolescence et le début de l'âge adulte. Le terme de « patrie intime » recouvre celui de lieu ; l'auteur nous signifie qu'à travers la ville, il a en quelque sorte découvert le monde et la culture qui lui convenait. Genève est donc envisagée comme le lieu existentiel qui lui a donné accès au monde, à la période la plus cruciale de la formation de sa personnalité.

L'esprit de la ville apparaît en filigrane, son côté taoïste (« Genève, la ville la plus zen d'Europe »[36] dira Alfred Eibel), cette culture sans ostentation, « sans emphase » comme il le dit très justement. Si Borgès se trouvait en symbiose avec cette dimension de l'esprit du lieu, c'est qu'elle ressemblait à une facette de son caractère, discret, portant un regard latéral

[35] Jorge Luis Borges (avec Maria Kodama), *Atlas*, trad. de l'espagnol par F. Rosset, Gallimard, Paris, pp. 33-36.
[36] In : Alfred Eibel, « Promeneur solitaire - Genève », in *Des villes en Suisse*, Autrement/L'Hebdo, 1987, pp. 17-23.

sur le monde. Une culture aussi à cheval sur l'Occident et l'Orient, le Nord et le Sud, les cultures latine et saxonne. Coïncidence donc entre lieu-dit et inclination personnelle. Borges demanda à être enterré à Genève, ville où il a très peu vécu, comparée à Buenos Aires. Sa tombe est située au fond du cimetière des Rois, dans le quartier populaire de Plainpalais. Le poète a accompli un dernier voyage post-mortem, quand le président Menem, en 1993, a fait rapatrier ses cendres en Argentine. Peut-être était-il écrit dans son destin que Genève ne devait conserver que son souvenir.

« Je puis dire que je n'ai jamais quitté Genève sans regret »
(Julien Green)[37].

S'il est un auteur qui a laissé son empreinte sur les lieux, c'est bien Julien Green, qui, dans ses écrits autobiographique oscille intelligemment entre reconnaissance et critique. Sur Genève, ville et région où il aimait à séjourner chez des amis, l'auteur a laissé deux versions : l'une consignée dans le tome VI de son *Journal* intitulé *Le Miroir intérieur* (1950-1954)[38] et l'autre dans le *Journal du Voyageur* (1990)[39] qui est une synthèse, selon l'auteur, de passages du tome VI et du tome IX intitulé *Ce qui reste de jour* (1972)[40]. Synthèse de séjours à Genève accomplis en mai et en août 1954 et probablement au début des années 1970. Chacun sait que sous le *Journal* publié de Julien Green, il existe un autre journal, intime, personnel, beaucoup plus volumineux. Donc, pour écrire le texte de 1990, l'auteur a d'une part retranché des parties à son *Journal* de 1954 et d'autre part ajouté à son *Journal* publié de 1972. Le texte de 1990, conçu à 90 ans, est infiniment plus reconnaissant aux lieux que ne le sont les extraits de ses *Journaux* précédents. Comme si un homme, à mesure qu'il est reconnu, devenait plus reconnaissant envers le passé.

Ainsi, le passage suivant, plutôt critique du *Journal* de 1954, n'a-t-il pas été reproduit en 1990 :

« Souvent, Genève me fait songer à une grande page toute blanche, belle mais vide, je veux dire que j'ai beau essayer d'y lire quelque chose, je ne vois rien »[41].

Julien Green ne consacre aucune ligne particulière à la rade de Genève mais plusieurs autres lieux du Léman lui plaisent, comme le paysage admiré d'une contrée qu'on appelle étrangement la Terre Sainte :

[37] Julien Green, *Journal du Voyageur*, 1e éd. Plon, rééd. Seuil, Paris, 1990, p. 253.
[38] Julien Green, *Le Miroir intérieur-Journal VI*, 1e éd. Plon, rééd. Arthème Fayard, Paris, 1955.
[39] Id. note 37.

« Entre Genève et Lausanne, en fin de journée, au-dessus de Rolle, nous nous sommes promenés à travers champs dans un paysage de terre promise. Le soleil était tiède, les ombres s'allongeaient, les verts devenaient plus profonds. Au loin, le lac dans une lumière laiteuse. Impression de douceur, d'étendue, presque d'infini, de grande paix. Les neiges lointaines ont l'air de s'évanouir dans le bleu presque blanc du ciel. Je connais des paysages plus tragiques – les Dolomites, le Grand Canyon, le Spitzberg, l'Ecosse -, je n'en connais pas d'une sérénité plus profondément émouvante »[42].

Nous nous situons là à l'échelle du paysage régional, et si nous revenons à l'échelle du lieu urbain, nous apercevons une Genève condensée dans une formule assez caustique :

« Genève est une ville bleu et argent. Argent ! On pourrait sourire ; les banques étalent leur nom en arabe, et cela ressemble à l'orthographe d'un mal de tête, mais les Aspirines du Rhône sont là pour tout effacer »[43].

Julien Green est d'abord capté par les enseignes qui frappent le regard tout autour de la rade, mais tout de suite le lieu « Genève » est associé aux hommes, non aux hommes célèbres, mais à des amis du quotidien comme Albert Béguin ou Denis de Rougemont. Genève est ainsi pour lui une ville de l'amitié, mais aussi « ville de contrastes, glaciale comme le Rhône l'hiver, (…) d'une chaleur écrasante aujourd'hui, en plein mois d'août. le lac d'un bleu d'ardoise, l'herbe jaune. En contrebas de notre villa, la villa Diodati dont le grand toit semble posé au bout de la pelouse. C'est là-bas que ce gros fat qui empestait le cigare écrivait ses tristes vers de Childe Harold. Comme il me déplaît et comme il m'attire à la fois ! »[44]. Le lieu associé à un écrivain ou plus précisément à un jugement sur un écrivain, est une constante que l'on retrouve depuis le 19e siècle, quand les écrivains romantiques français (Flaubert, Chateaubriand, Stendhal, de Nerval…) posèrent un jugement sur ceux qui les avaient précédés en ces lieux : Voltaire est associé au Château de Ferney, Rousseau à l'île qui porte son nom et à la Bibliothèque Publique ou est exposé le manuscrit de *La Nouvelle Héloïse*, et Madame de Staël au Château de Coppet. Tous ces lieux étaient des points de ralliement obligés chez les écrivains séjournant à Genève, le plus souvent de passage sur la route des Alpes, de l'Italie ou de l'Orient. En somme, l'écrivain, comme d'autres types de touristes, voyage avec son bagage et son intérêt professionnel propres.

S'il fallait définir la nature spirituelle du lien entre Julien Green et les lieux genevois, nous pourrions parler d'une grande accointance colorée d'une touche religieuse :

« Il y a un certain charme dans les vieilles rues autour de la cathédrale, la rue du Vieux-Collège, en particulier. Croisé des jeunes gens, garçons et filles qui m'ont paru magnifiquement beaux dans la lumière d'août. Comment mêler le péché à l'admiration ? »[45]

Les Rues-Basses - le centre de la vie commerçante - sont aussi pour lui l'occasion d'offrir une description tout en contraste entre le lieu et un personnage d'exception :

« Hier dans une des grandes rues de la ville basse, un jeune paysan en chemise à carreaux rouges et en culotte de cuir, et sur la tête un petit calot vermeil. Je crois n'avoir jamais vu de visage plus farouche. Ses yeux bleus, son air à la fois sauvage et colère lui donnaient une certaine beauté. Dans la foule morne et indifférente, il faisait songer à un animal échappé de ses montagnes. Il refusait le monde moderne, celui des montres de précision et des horaires d'avions, de bateaux ou de rendez-vous d'affaires, avec un mépris éclatant »[46].

Remarques conclusives

En écoutant quelques voix s'exprimant sur Genève – sans aucun souci d'exhaustivité – nous sommes à même de répondre à la question de définition posée au départ : les quatre qualités d'un lieu s'appliquent-elles à Genève et aux quelques lieux-clés évoqués (la rade, les quais, la vieille-ville) ? Pour la ville considérée globalement (lieu métaphorique), cela ne fait aucun doute : elle incarne des qualités historiques, identitaires, relationnelles et symboliques. Les quelques lignes de Stendhal citées en exergue rappellent bien le caractère d'exception du lieu en comparaison de sa taille relativement modeste. Genève est tout le contraire d'un non-lieu ou d'un lieu situé au milieu de nulle part ; tant les traits de sa topographie que les mœurs de sa société ont été abondamment portraiturés au fil du temps.

Si l'on considère à présent les quelques lieux particuliers décrits, certains d'entre eux sont colorés de manière topophile (la ville ancienne, le quartier de l'Université), et d'autres (les Rues-Basses, la rade et les quais de la Rive Droite) de manière plus nuancée (P. Gascar), voire carrément négative (R. Benjamin). Les quais et la rade, qui sont les lieux les plus prisés par les touristes[47], semblent manquer d'identité et d'histoire profonde autre que diplomatique et hôtelière pour plusieurs écrivains. C'est un premier enseignement : la littérature peut être à contre-courant des pratiques et des goûts dominants. Langage plus libre que la paralittérature journalistique ou touristique, la littérature interroge le sens du lieu, elle en procure une lecture originale qui accroît son intelligibilité.

La méthode de description du lieu emprunte largement à l'interprétation de l'espace par polarités relayée par un code nationalo-linguistique

spécifique[48]. Ainsi, depuis Stendhal, l'axe des oppositions et des jugements associés aux lieux et aux hommes déroule un cours continu au sein du code français : la culture et les lieux genevois sont appréhendés comme un territoire exotique tout en restant très proche sur le plan géographique, ce qui favorise la peinture des nuances - la moquerie n'est pas absente -, le tout sur fond d'oppositions religieuses, culturelles et sociales. Il s'accomplit ensuite un plaquage sur l'espace de ces polarités, très nombreuses dans le cas de Genève, qui se définit par une identité paradoxale héritée de l'histoire.

Cette manière de procéder par contrastes est très accentuée dans les descriptions topophobes, comme si leur auteur désirait s'appuyer sur une opposition pour appuyer son antithèse. A l'inverse, les évocations topophiles de Borges ou de J. Green ne sont pas dépourvues d'oppositions non plus mais celles-ci sont pour la plupart résolues dans une approche métaphysique et existentielle du lieu où le temps efface les aspérités des contradictions antérieures.

Enfin, il s'agit de nous pencher sur les conséquences éventuelles des paroles d'écrivain sur l'aménagement de l'espace et des lieux. Certains jugements ont-ils une influence *a posteriori* ? Les goûts littéraires sont souvent à contre-courant des options modernistes prises par les aménageurs ; on peut citer à son époque Victor Hugo qui fustigeait déjà les nouveaux alignements de « casernes blanches » le long du quai des Bergues[49], s'étant substitués au pittoresque quartier de bois bâti au fil du Rhône. Au XX^{e} siècle, les arguments changent de forme, mais le fond reste le même.

Notre théorie avance que la littérature, même très minoritaire dans le contexte actuel des représentations de la ville, touche par son message les élites de manière profonde et durable. En considérant aujourd'hui les projets d'aménagement des quais de Genève - pour prendre cet exemple - on constate une pléiade de propositions visant à les rendre moins monotones, moins rectilignes, en créant des seuils lacustres ou en diversifiant la forme et les contenus des décorations paysagères, en favorisant les animations au bord du lac, et ainsi de suite. La littérature a certainement joué son rôle visionnaire, avec un certain effet retard.

A l'inverse, nous noterons le décalage temporel affectant la littérature en regard de certains problèmes contemporains. En effet, les quais et la rade, tout comme le reste du centre-ville, souffrent aujourd'hui de maux qui ne ressemblent guère à ceux relevés par les auteurs cités : le déficit de propreté dans la ville, des tags omniprésents, des manifestations politiques qui dégénèrent parfois en émeutes (comme en été 2003 lors du sommet du G8). La réalité urbaine semble changer plus rapidement que ses représentations littéraires, frappées d'une certaine inertie historique. L'identité des lieux évolue parallèlement à celle de la ville ; en cela, le lieu appartient bien au système territorial, mais mieux qu'un fragment ou un atome du territoire, il

en constitue plutôt un microcosme mû par des forces qui le dépassent, susceptibles, comme par anamorphose, de déformer la trame de son inscription.

Notes

[1] Stendhal, « *Mémoires d'un touriste*, Genève, … 1837 », rééd. In B. Lévy, *Le Voyage à Genève*. Une géographie littéraire, Metropolis, Genève, 1994, p. 45.
[2] Yi-Fu Tuan, *Topophilia*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, 1974.
Yi-Fu Tuan, *Landscape of Fear*, Pantheon, New York, 1983.
Marc Augé, *Non-lieux*, Seuil, Paris, 1992.
[5] Cf. Bernard Debarbieux, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », *L'Espace géographique*, 2-1995, pp. 97-112.
[6]Kenneth White, *Le Plateau de l'Albatros*. Introduction à la géopoétique, Grasset, Paris, 1994.
[7]Georges Balandier, *Le Grand Système*, Fayard, Paris, 2001, pp. 13-55.
[8]Sur l'état nomade, Nicolas Bouvier a laissé un texte très éclairant : « La clé des champs », in collectif, *Pour une littérature voyageuse*, Complexe, Bruxelles, 1992, pp. 41-44.
[9]Parole de Jean-Luc Piveteau, auteur de *Temps du territoire*, Zoé, Carouge, 1995.
[10] Régis Debray, *Contre Venise*, Gallimard, Paris, 1995.
[11] René Benjamin, *Les Augures de Genève*, Fayard, Paris, 1929 (32^{e} éd., avril 1929).
[12] Id. pp. 87-88.
[13] Id. p. 210.
[14]Cf. P. Matvejevich à propos du décalage entre le développement de Trieste et l'image rendue par ses écrivains, in B. Lévy, C. Raffestin (éds.),*Villes d'Europe. Géographies et littérature*, à paraître, Metropolis, Genève.
[15]Albert Cohen, *Belle du Seigneur*, Gallimard, Paris, 1968, p. 483.
[16]A. Cohen, *Mangeclous*, Gallimard, Paris, 1991, p. 282.
[17]Stendhal, « *Mémoires d'un touriste* (Genève…1837) », rééd. In B. Lévy (éd.), *Le Voyage à Genève*. Une géographie littéraire, Metropolis, Genève, 1994, p. 37.
[18]Id. p.62.
[19]Georges Haldas, *Confessions d'une graine*, L'Age d'Homme, Lausanne, 1983, p. 124.

[20] Rosa Regàs, *Genève. Portrait de ville par une Méditerranéenne*, trad. de l'espagnol par V. Bonvin et M. Stroun, Metropolis, Genève, 1996 (« Ginebra », Destino, Barcelone, 1988).

[21] Paroles rapportées par Paul Guichonnet, in « Genève, un destin urbain », *Cours de Géographie humaine et économique*, Université de Genève, 1977-1978.

[22] C.-F. Ramuz, *La Suisse romande*, Sociétés coopératives Migros romandes, Lausanne, 1955, pp. 92-93.
[23] Robert de Traz, *L'Esprit de Genève*, Grasset, Paris, 1929, p. 46.
[24] Pierre Gascar, *Genève*, Champ Vallon, Seyssel, 1984, p. 12.
[25] Ibid. p. 11.
[26] Id. p. 105.
[27] Id. p. 16.
[28] Id. supra.
[29] Ibid. pp. 17-18.
[30] Cf. note 22.
[31] Ibid. p. 24.
[32] Ibid. p. 25.
[33] Id. supra.
[34] Daniele Del Giudice, *Atlas occidental*, trad. de l'italien par J.-P-Manganaro, Seuil, Paris, 1987, p. 121.
[35]Jorge Luis Borges (avec Maria Kodama), *Atlas*, trad. de l'espagnol par F. Rosset, Gallimard, Paris, pp. 33-36.
[36]In : Alfred Eibel, « Promeneur solitaire - Genève », in *Des villes en Suisse*, Autrement/L'Hebdo, 1987, pp. 17-23.
[37]Julien Green, *Journal du Voyageur*, 1e éd. Plon, rééd. Seuil, Paris, 1990, p. 253.
[38]Julien Green, *Le Miroir intérieur-Journal VI*, 1e éd. Plon, rééd. Arthème Fayard, Paris, 1955.
[39]Cf. note 37.
[40]Julien Green, *Ce qui reste de jour-Journal IX*, Plon, rééd. A. Fayard, 1972.
[41]Julien Green, *Journal VI*, 12 mai 1954, op. cit. p. 257.
[42]Julien Green, *Journal du Voyageur*, op. cit. p. 253.
[43] Ibid. P. 251.
[44] Id. supra.
[45] Ibid. p.252.
[46] Ibid. p. 254.
[47]Les lieux les plus visités par les touristes sont : la rade (40%), la Vieille Ville (33%), les musées (15%), les Organisations internationales (11%), les parcs et jardins (11%). *Sondage d'opinion*, Genève Tourisme, 1996, f. 17, cit. in B. Lévy et al. *Le tourisme à Genève.* Une géographie humaine, Metropolis, Genève, 2002, p. 172.

[48]Voir à ce sujet les travaux de Iouri Lotman, *La structure du texte artistique*, Gallimard, Paris, 1973, 415 p., (traduit du russe), et de Jean Weisgerber, *L'Espace romanesque*, l'Age d'Homme, Lausanne, 1978.
[49]Victor Hugo, *Voyage en Suisse* (1839), cit. in B. Lévy, *Le Voyage à Genève*, op. cit. pp. 115-117.